

un repoussoir ; la subjectivité étant référence unique et absolue, l'illusion de l'image n'a plus raison d'être. Dans cette ontologie nouvelle, le sujet est souverain et le monde extérieur, illusion. Toutefois, le langage, bien qu'il soit omniprésent n'est pas pensé. Dans le *Salon de 1859*, Buchs rejette définitivement le monde. Il défend la « reine des facultés », l'imagination, capable de produire et connaître. Il prolonge ainsi Diderot : l'image relève de l'épistémologie ; mais transparente pour Diderot, elle est opaque pour Buchs. D'où le nouveau paradigme : la beauté de l'image intérieure remplace la vérité de l'image extérieure.

De Diderot à Buchs, on passe de l'épistémologie des Lumières qui fait du langage une réalité pour l'esprit, à l'esthétique romantique fait du langage la réalité de l'esprit. Mais la question du langage reste dans l'ombre. Buchs est témoin de ce changement de paradigme esthétique, épistémologique et poétique. Alors que chez Diderot, le discours de l'œuvre prend sa signification en rapport avec le discours à l'œuvre, chez Buchs, le discours de l'œuvre proclame son autonomie par rapport au monde. L'esthétique de la modernité serait une poétique qui s'ignore, et le livre d'A. Buchs aura retrouvé la trace de cet oubli.

Élisabeth LAVEZZI

Franck SALAÜN, *L'Autorité du discours, Recherches sur le statut des textes et la circulation des idées dans l'Europe des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 2010, 450 p. ISBN : 978-2-7453-2024-7.

Ce volume réunit vingt-six articles publiés de 1997 à 2009 comme l'indique une note bibliographique précisant que les textes ont été revus et modifiés ; ils sont devenus vingt-six chapitres rangés en quatre parties. Franck Salaün les a ordonnés selon une perspective d'ensemble ambitieuse qu'il s'emploie à définir en introduction.

Il y part de l'idée selon laquelle les discours prennent forme par rapport à d'autres discours et qu'ils sont affectés d'un « certain coefficient de vérité ou de crédibilité » (p. 7). Si le premier point ne paraît guère contestable et se trouve au cœur de la plupart des études qui suivent, le second, qui est à l'origine du titre *L'Autorité du discours*, pose davantage problème, d'abord dans son articulation avec le premier, ensuite dans sa définition.

L'introduction ne formule pas nettement l'articulation du second point avec le premier, si ce n'est en évoquant les relations polémiques entre textes ; la suite de l'ouvrage montrera que bien d'autres types de relations sont envisagés. Quant au concept d'autorité fondé essentiellement sur l'article AUTORITÉ de l'*Encyclopédie* il est plutôt flou et donne

lieu à des extensions sur l'existence au XVIII^e siècle d'un espace public du savoir, sur « la prise en compte croissante du concret » et de la forme des mœurs, sur les figures dominantes d'hommes de lettres, sur les publics et sur le sérieux de la fiction. On comprend que l'objet de Franck Salaün serait de saisir comment au travers des déplacements qui s'effectuent à la fin de l'âge classique, sur fond de crise de ce qu'il appelle « l'autorité des autorités », de nouvelles modalités d'autorité tendent à s'établir. Vaste question sur laquelle le genre du recueil ne saurait apporter que des éclairages ponctuels. Mais, sauf à produire une synthèse décisive, n'est-ce pas la façon la plus honnête de procéder ? À ce compte, le sous-titre de l'ouvrage – *Recherches sur le statut des textes et la circulation des idées dans l'Europe des Lumières* – paraît mieux convenir que le titre sauf qu'il ne mentionne pas la réception des discours qui, en la matière, importe.

La première partie, « Les Lumières : processus et pensée du processus », concerne essentiellement le matérialisme – le mouvement de « matérialisation du réel » selon l'expression de F. Salaün – et ses adversaires de l'abbé Gauchat à Rousseau. « Anti-matérialisme et matérialisme en France vers 1760 » souligne la complexité du dossier en situant l'accusation de matérialisme au sein de la lutte entre Jansénistes et Jésuites. « Les larmes de Wolmar, Rousseau et le problème du matérialisme » entame une lecture philosophique de *La Nouvelle Héloïse* qui se poursuivra dans la seconde partie : la « conversion » de Wolmar comme le dispositif moral du roman sont, pour Rousseau, la preuve de l'erreur de ceux qui nient la spiritualité de l'âme. D'un autre côté, ce premier chapitre fait entendre les thèses adverses du groupe d'Holbach, de Diderot et de l'*Encyclopédie*. À travers Diderot et l'*Encyclopédie*, qui a largement participé à la diffusion d'une culture matérielle, est posé le problème de la perfectibilité et des valeurs morales. La première partie se termine sur la lecture critique intéressante de deux thèses, celle de Michel Foucault sur le *Qu'est-ce que les Lumières ?* de Kant et celle de Leo Strauss sur « l'art d'écrire ». F. Salaün montre que tandis que l'article de Kant est un plaidoyer en faveur de la publicité afin d'étendre le nombre des individus éclairés Foucault veut y lire le premier texte philosophique moderne où se pose la question du présent. Enfin il examine la thèse de Leo Strauss selon laquelle l'art d'écrire défini comme l'enveloppement de l'ésotérique dans l'exotérique aurait disparu durant le XVII^e et le XVIII^e siècles. Effectivement, remarque F. Salaün, le XVIII^e siècle connaît la pratique d'une communication réservée à une minorité, mais elle est plutôt pensée comme une défense face à la persécution et aux préjugés ; la conception de Leo Strauss qui fait de la philosophie un art aristocratique destiné à des initiés ne convient guère au siècle des Lumières, même si la tension entre élitisme et vulgarisation existe. On le voit, dans ce premier chapitre, au travers de la critique des

analyses de E. Kant et de L. Strauss comme avec les textes sur « la fabrique d'Holbach » et sur l'*Encyclopédie*, l'analyse du mouvement de « matérialisation du réel » est tressée avec la question de sa publicité.

La deuxième partie « De l'esprit fort au philosophe » est consacrée à des figures dominantes renvoyant à des positions dans l'espace idéologique. Si, dans l'ouvrage, la démarche de Franck Salaün consiste à retrouver une typologie des acteurs de la vie intellectuelle au travers des cas de cinq écrivains – Deslandes, Marivaux, Vauvenargues, Diderot, Rousseau –, dans le détail des articles, on est plutôt sensible à ce qui fait l'irréductibilité des uns et des autres, même si avec Deslandes et surtout Diderot sont nécessairement convoquées les représentations auxquelles ils se sont identifiés : le libre penseur pour le premier, le philosophe pour le second. Dans cette partie, comme dans l'ensemble de l'ouvrage, l'accent est volontiers mis sur les dialogues, les conflits entre hommes et pensées. Et, au jeu des échanges, ce sont les relations Diderot-Rousseau, ces « deux frères ennemis » pour reprendre l'expression de Jean Fabre, qui se taillent la part la plus belle.

Les deux premières parties ont une cohérence certaine qui tend à s'affaiblir avec les deux suivantes où est abordée la question de la littérature proprement dite. La troisième, « Système des discours et République des lettres », est un assemblage a priori assez hétéroclite : le déni de l'auteur dans le roman du XVIII^e siècle, les comptes rendus de romans dans les *Lettres critiques* de l'abbé Gauchat, une année de la Correspondance de Rousseau vue sous l'angle du système relationnel, l'homme de lettres selon Diderot et enfin la fonction et la place du spectateur chez Diderot encore. Certains de ces textes auraient pu être situés ailleurs : « Déni de l'auteur et création romanesque », par exemple, annonce les pages sur la fiction qui viennent en dernier lieu. On lit cependant, dans la continuité des deux premières parties à teneur plus philosophique, le souci de penser les résistances à l'esprit des Lumières, les systèmes de relations, les recherches de nouvelles légitimités. Ce sont au fond les questions de places qui intéressent l'auteur et, en ce sens, le sous-titre de l'article final « La Place du spectateur selon Diderot » est assez symptomatique.

Si, malgré son titre « Statut de la fiction et frivolité », la quatrième partie ne concerne pas que la fiction puisque le dernier texte porte sur la brièveté chez Diderot, ce sont tout de même les recherches sur des romans du XVIII^e siècle qui dominent. Deux questions se croisent : la légitimation de la fiction, notamment par la fiction du véritable chez Prévost, et la pensée qui se dessine dans le roman marivaudien sous le renversement et l'adaptation de *topoi* : utilisation parodique du *Locus amoenus* dans le *Télémaque travesti*, variations sur des conventions romanesques dans *La Vie de Marianne*. Avec les études sur la fiction, on a glissé du

problème de l'autorité à celui de la crédibilité, problèmes qui ne paraissent pas tout à fait du même ordre, mais dont l'assimilation a été favorisée par la définition proposée par l'*Encyclopédie* et retenue en introduction : « J'entends par autorité dans le discours, *le droit qu'on a d'être cru dans ce qu'on dit* » – le soulignement est de F. Salaün.

Si l'on laisse de côté l'unité d'un ensemble qui, à partir d'une première partie privilégiant l'approche philosophique matérialiste, fonctionne surtout par résonances pour s'intéresser aux études particulières, on notera que quoique l'auteur revienne parfois sur des sujets déjà bien explorés – le sens du mot « philosophe » au xviii^e siècle ou le discrédit de la fiction – il sait solliciter des textes très divers qu'il met en relation de façon ingénieuse. Il a surtout l'art de poser des questions inattendues. L'usage fréquent qu'il fait de l'adjectif « saugrenu » (un exemple parmi beaucoup d'autres p. 296 : « La question peut paraître saugrenue, voire absurde ») témoigne d'une attitude propice au dépassement des idées reçues. Enfin, les notes présentent sur chacun des points abordés une bibliographie consistante qui permet un véritable état des lieux. Elles ajoutent à l'intérêt du questionnement de Franck Salaün tout un arrière-plan de recherches et vérifient, s'il le fallait, l'assertion introductive : un discours prend forme effectivement « par rapport à d'autres discours ».

Geneviève CAMMAGRE

Geraldine SHERIDAN, *Louder than Words: Ways of Seeing Women Workers in Eighteenth-Century France*, « Fashioning the Eighteenth Century », Lubbock, Texas Tech University Press, 2009, xvi-256 pp., ill. ISBN : 978-089672622-2.

Geraldine Sheridan aborde dans son ouvrage un sujet qu'elle avait déjà traité dans plusieurs articles mais qui, jusqu'alors, n'avait pas fait l'objet d'une étude globale : il s'agit des femmes au travail dans la France du xviii^e siècle que l'auteur étudie en prenant pour bases essentielles les planches de la *Description des Arts et Métiers* mise en chantier à la fin du xvii^e siècle par l'Académie royale des Sciences de Paris et celles de l'*Encyclopédie* de D'Alembert et Diderot publiée de 1751 à 1771, ainsi que quelques planches tirées des enquêtes du commissaire de la Marine, Le Masson du Parc ou de l'*Encyclopédie Méthodique*.

L'ouvrage est présenté de manière très soignée, imprimé sur du papier mat de bonne qualité mais qui a, cependant, le désavantage d'affadir quelque peu les reproductions des planches qui de ce fait ne sont pas toujours très lisibles. Cet inconvénient est quelque peu réparé par des détails des planches destinés à souligner telle ou telle situation importante aux yeux de l'auteur.